

PREMIER ARRIVÉ, DERNIER PARTI

Quoique je sois un membre des AA depuis plus d'un an, je me considère encore comme un nouveau dans le mouvement et je viens à peine d'admettre la première étape. C'est pourquoi je désire m'adresser tout particulièrement ici à ceux qui, comme moi, en sont encore à leurs premiers jours, semaines ou mois dans AA, et si possible, à quelqu'un qui aurait un problème d'alcoolisme et penserait à se joindre à nous.

J'ai entendu dire souvent dans des causeries aux réunions AA que l'on ne peut être un bon membre que lorsqu'on a vraiment "touché le fond". Quant à moi, je n'ai pas touché le fond dans ce sens que je n'ai jamais été arrêté par la police, je n'ai jamais fait de prison et je n'ai jamais été confié à une institution. J'ai eu deux accidents d'automobile, l'un en 1946 et le second en 1962. Chaque fois, j'étais sous l'influence de la boisson, mais je puis dire en toute sincérité que chaque fois l'accident se serait probablement produit même si j'avais été sobre. Cependant, je puis dire que j'ai "touché le fond" dans ce sens que la boisson était devenue pour moi un réel problème, que le besoin impérieux de boire avait progressé au point que ma carrière était en jeu. J'en étais arrivé au point où il me fallait choisir entre la bouteille et mon avenir. Ce ne fut pas une décision facile à prendre. Depuis plus de vingt ans, j'avais été un gros buveur. Dans ma famille, au Québec, on m'appelait le poisson ou l'éponge. Je pouvais "accoter" n'importe qui et cela ne paraissait jamais. Je ne me rappelle pas avoir jamais été ivre au point de tomber, même si j'ai été assez malade pour aller à l'hôpital deux ou trois fois. Depuis plus de vingt ans, mes journées de sorties avaient été toute une série de glorieuses beuveries. Dans tous les "lounges" des hôtels de la Nouvelle-Orléans, j'étais connu comme Barrabbas dans la Passion et j'appelais tous les "bartenders" par leur premier nom. J'étais un des clients les plus assidus au bar du Club Athlétique, Nouvelle-Orléans, et, durant la période de 1948 à 1962, quand je fus transféré à la campagne, mon retour à la maison toutes les semaines était un perpétuel "Chemin de Croix" des bars, avec un "high-ball" à chaque station. Aux réunions des confrères, j'étais, au département des "drinks" **le premier arrivé et le dernier parti**.

Cependant, avec les années, la tolérance commença à diminuer. Oh! les matins d'après, avec la "gueule de bois", l'hébétude, l'engourdissement des facultés mentales, le

dégoût, le remords, les reproches intérieurs, et ... les résolutions de ne plus boire! Mais dès que le "hang over" était passé, finies aussi les bonnes résolutions. Puis, je commençai le coup du matin: histoire de me stabiliser les nerfs et de pouvoir écrire lisiblement. Le premier coup entraînant un deuxième, et c'était une nouvelle ronde, jusqu'au fond de la bouteille, suivie d'un nouveau "hang over" et de nouvelles résolutions. A lors qu'autrefois les beuveries se bornaient à certains jours déterminés, elles étaient devenues plus ou moins continues avec quelques périodes de sobriété qui devenaient de plus en plus courtes. Les langues commencèrent à s'agiter, et je commençai à me cacher pour boire, J'avais une imagination très fertile pour trouver des cachettes et **je faisais une dépense formidable de pastilles vertes contre la mauvaise haleine**.

J'avais lu maints articles et souvent entendu parler des AA, mais je me disais "Ce n'est pas pour moi"! Je n'en suis pas encore rendu là." Plusieurs confrères me suggèrent discrètement d'aller prendre la supposée "cure", mais il ne réussirent qu'à m'irriter.

Finalement, lorsque je me rendis à l'évidence que je ne pouvais passer une semaine complète sans boire, je me suis dit qu'il fallait faire quelque chose, et, un jour que j'étais misérablement malade d'avoir bu trop de vin, le 30 septembre 1964, un bon ami, Frank M., lui-même membre AA depuis plus de 18 ans, m'apporta les derniers arguments et je baissai pavillon.

Je me suis rendu à mon premier meeting AA le premier octobre 1964. Ce soir-là, c'était à Houma, car notre groupe comprend des membres **des deux villes de Thibodaux et Houma**, où nous nous réunissons alternativement les jeudis. J'ai été depuis ce jour-là un des membres les plus assidus des AA, car je n'ai manqué que quatre ou cinq réunions en 14 mois, et chaque fois, c'était pour de sérieuses raisons professionnelles.

Cependant, je suis un véritable membre AA que depuis quelques semaines à peine. J'avais reconnu mon impuissance devant la boisson. J'avais reconnu qu'il me fallait de l'aide, mais il me manquait encore quelque chose. J'étais rempli de « self-pity », ce que l'on pourrait traduire en français, je crois, par **apitoiement** ou commisération personnelle. Je me prenais souvent à me comparer avec tant d'autres de mes confrères qui buvaient probablement autant que je

ne l'avais fait, sinon plus, et qui, apparemment, ne s'en portaient pas plus mal. Puis, je me tracassais, je me tourmentais continuellement avec l'insoluble question: "Quand suis-je devenu un alcoolique?" Quand ai-je passé cette barrière invisible qui distingue le buveur normal de l'alcoolique?" Un tel état d'esprit n'était pas bon. Il engendrait le **ressentiment**, et finit par me causer deux rechutes, l'une à la fin d'octobre 1964 et la seconde à la mi-juin 1965. Pas trop sérieuses, ni l'une ni l'autre, heureusement, mais déplorables tout de même.

Finalement, au mois de septembre, ce fut un revirement complet. J'étais à une réunion AA, à Thibodaux. Le conférencier du jour n'était pas extraordinaire. Il n'était pas ce qu'on pourrait appeler un homme éloquent. Sa voix était plutôt basse, difficile à entendre; sa diction n'était pas parfaite, loin de là; ses phrases étaient élaborées et pénibles. Cependant, il parlait avec une sincérité qui était touchante. Vers la fin de sa causerie qui dura à peine cinq minutes, il nous dit ceci, en substance: "**Tant que j'ai continué à m'apitoyer sur moi-même, je n'ai pas avancé dans AA et à partir du moment où j'ai accepté le fait que je suis un homme malade, j'ai trouvé le bonheur.**"

Ces paroles bien simples créèrent une profonde impression en moi. C'est bien cela, me dis-je, je suis différent des autres personnes normales. Je suis un malade. Je suis allergique à la boisson. Quand cela a-t-il commencé? Peu importe: le fait est là. Je ne puis plus supporter l'alcool, pas plus qu'un diabétique ne peut supporter le sucre. Cette maladie, je l'ai contractée par moi-même, par suite de mes abus et **cette maladie est incurable**. Rien ne sert maintenant de m'apitoyer, rien ne sert maintenant de me demander quand cela est arrivé. Il n'y a qu'à me rendre à l'évidence.

Alors, ce fut fini. Fini l'apitoiement sur moi-même. **Finie la comparaison avec les autres**. Depuis ce jour-là, j'ai éprouvé un soulagement et un bonheur incommensurables. Les tentations de boire se sont espacées de plus en plus et sont devenues de plus en plus faciles à surmonter. Chaque matin, lorsque je demande à Dieu de me conserver ma sobriété une journée de plus, un jour à la fois, j'ajoute toujours: "Et vous savez que la boisson ne me va pas"

VIGNE AA: Fév.-Mars 1966(6)
Gérard P. (Thibodaux, Louisiane)